

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** 7 (1904)  
**Heft:** 53

**Artikel:** Un cri de révolte  
**Autor:** France, Jeanne  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-254262>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 03.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

— — — POUR LA FAMILLE — — —

PARAISSANT

A PORRENTUAY



N° 53

Supplément du Dimanche 1<sup>er</sup> janvier

1905

## UN CRI DE RÉVOLTE, par Jeanne France

Sous la main fébrile de la jeune femme aux yeux gonflés par de récentes larmes, le timbre de la villa sonna deux fois. Personne n'apparut; découragée, elle faillit s'en retourner, murmurant l'éternel : « A quoi bon ? » de tous les découragés.

Puis, se raidissant, prise d'une soudaine révolte, d'un désir mauvais d'apporter ses plaintes, sa lassitude de vivre, dans ce milieu élégant où tout semblait affirmer, depuis la volière aux oiseaux rares et la serre parfumée, jusqu'aux somptueuses tentures aperçues par les fenêtres entr'ouvertes, l'opulence et l'insolent bonheur, elle sonna plus fort encore, hardie comme le misérable aux abois.

Le solennel aspect d'un très correct valet de chambre, détaillant d'un méprisant coup d'œil le modeste costume de l'ouvrière, fit l'effet d'un énergique réfrigérant. Balbutiante, elle demanda si elle pouvait parler à madame Le Héneff.

La porte se refermant déjà, pendant que du bout des lèvres, de plus en plus dédaigneux, le valet annonçait que madame ne recevait pas, un peu de courage revint à la visiteuse.

— Dites-lui que c'est moi, supplia-t-elle, la petite Gait... Marguerite, la Bretonne de Plancoët, son pays... sa camarade de communion.

Comme elle s'était glissée, tout en parlant, dans le vestibule, le domestique n'osa pas l'expulser, et consentit à aller prévenir madame.

L'attente ne fut pas longue : Geneviève aimait les pauvres en général et sa petite *payse* en particulier ; mais il s'écoula, cependant, avant le retour du majestueux valet, assez de temps pour que l'ouvrière inventoriât les tapis,

les bronze-torchères, la rampe dorée de l'escalier, toutes les élégances coûteuses d'un vestibule, une pièce superflue.

Qui dénombrera les douloureuses colères qu'a causées l'antichambre trop luxueuse au misérable qui l'inventorie en attendant un morceau de pain !

— Est-elle heureuse, celle-là ! grondait la bretonne entre ses dents serrées, tout en pénétrant dans un coquet boudoir mauve et or, après avoir traversé deux salons qui lui firent l'effet de tableaux de féeries.

Mais combien vite l'impression jalouse fût dissipée, si l'ouvrière, plus physionomiste ou moins préoccupée de ses propres peines, eût scruté les yeux de la « dame ». Ces yeux aussi avaient pleuré.

Du reste, la mauvaise impression peu à peu s'effaça sous les accueillantes paroles de Geneviève, témoignant une joie sincère de revoir sa Gait, lui reprochant sa fière réserve, lui promettant son aide, lui donnant, par ses douces interrogations, le soulagement de décharger son pauvre cœur trop gonflé.

Le récit de l'ouvrière n'était, du reste, que la banale et navrante histoire de la plus grande partie des femmes du peuple : le mari ivrogne et méchant après boire, laissant au cabaret, non seulement

le gain de la semaine, mais encore celui de sa femme, et la battant par-dessus le marché ; la malheureuse lassée à en mourir de travail, de lutte et de misère ; les enfants malades, criant la faim, dépérissant.

Seulement, cette fois-ci, à l'étonnement admiratif de madame Le Héneff, un cri de vaillance sortit de toute cette lassitude, ponctuant superbement le vulgaire récit.

Tout en grondant doucement sa petite *payse* de n'être pas venue plus tôt la trouver, tout en s'accusant d'avoir



DANSEUSES JAPONAISES

négligé d'aller vers elle, Geneviève atteignit son portemonnaie, prête à offrir le secours provisoire. le pain de quelques jours ; mais un beau geste de Gait l'arrêta.

— Non, madame, non ! ce n'est pas cela que je demande, exclama-t-elle ! Une aumône ! et demain, et après-demain, ce serait encore la misère, et les coups, et les petits criant la faim. Si j'ai eu le courage de venir, c'est que je voulais tout casser, en finir. Je veux emporter mes enfants bien loin, au pays ; là, le pain que je gagnerai sera pour eux ; ici, dans cette ville maudite, il me prend mon argent, l'argent que j'ai gagné ! Il paraît qu'il n'y a pas de lois pour l'en empêcher. Aidez-moi, ma bonne dame, à me sauver chez nous !

— Tu quitterais ton mari ! lui cria presque la jeune femme, manifestant un tel émoi que l'ouvrière crut devenir un blâme énergique.

— Madame, c'est à cause des petits ; oh ! sans cela, jamais ! Je l'aimais bien, mon pauvre Yvon ; au fond, il n'est pas méchant, voyez-vous. Ce sont les autres, ces misérables comme il y en a tant dans les ateliers, qui l'entraînent, c'est un faible, il les suit... Et puis, quand il a bu, il ne connaît plus rien. Mais je resterais près de lui toujours, je vous le jure, si mes enfants avaient à manger, si mon argent, au moins mon argent que j'ai tant de mal à gagner, était bien à moi. Mais c'est lui qui va toucher ma paye, et il ne me donne rien... que des coups ! C'est fini ! je me sauve, il faut que je vive pour les petits.

Ah ! la belle vaillante, comme elle disait bien ces choses, comme la mère se dégageait, virile et fière, de la vulgaire paysanne.

Madame Le Hénéff l'admirait tout bas, se promettant de suivre son exemple.

— Tu as raison, lui dit-elle affectueusement et les larmes aux yeux. Puisque tu n'as rien à attendre de la loi, marâtre aux femmes, révolte-toi... au nom de tes enfants. Pars pour Plancoët, je paierai ton voyage. J'écrirai à ma mère pour qu'on te trouve de l'ouvrage, qu'on te vienne en aide. Va ! bon courage ! Tu es ma sœur désormais, de par la solidarité et la peine communes. Compte sur moi... Non, ne me remercie pas, ton énergie m'a fait du bien. C'est moi qui te redoie, peut-être.

La Bretonne était loin de tout comprendre en ces paroles, mais elle sentait l'aide certaine, la douce fraternité, et elle baisait en pleurant la main de la bonne dame, avouant parmi ses sanglots, le pire de tout, son pauvre poignet tordu par le brutal exaspéré de ses reproches, et l'incapacité de travail pour bien des jours.

Cependant, comme l'éternel pardon, la sublime pitié parleront toujours au fond du noble cœur de femme ; quand Gait prit congé, Geneviève lui dit :

— S'il se repentait, pourtant ? Si tu pouvais lui pardonner ? S'il consentait à te suivre au pays, à cultiver la terre de nouveau ?

Et la femme d'Yvon répondit, un beau sourire transfigurant son visage fané :

— J'y pensais...

Toujours courtoisement aimable, Henri Hénéff avait envoyé, ce soir-là, un mot à sa femme, s'excusant de ne pas dîner avec elle — un ami l'enlevant à l'improviste — promettant d'être de retour à neuf heures, pour l'emmener au bal où ils devaient aller.

Vers neuf heures, en effet, aussi exact que courtois, le

beau Le Hénéff, comme on l'appelait volontiers, entra gaiment dans le boudoir où sa femme avait reçu Marguerite.

Point un méchant garçon, celui-là non plus... et même mari affectueux et modèle. Seulement, un grand enfant joueur, un assoiffé de jouissances, de luxe exquis, aimant le monde, la haute vie, la bonne chère ; jetant l'argent par les fenêtres, mais ayant la délicatesse aimante de se faire aider, autant que possible, dans cette petite opération, par sa femme. Hors tout cela, l'un des meilleurs...

En apercevant Geneviève drapée dans un ample peignoir, il éprouva une vive surprise.

— Comment ! pas prête encore, mignonne ! Vous avez donc oublié que nous voulions apparaître de bonne heure là-bas, pour avoir le droit de disparaître de bonne heure également ? Il faut prendre le temps de dormir un peu pour être vaillants demain... l'excursion aux ruines de l'abbaye, le pique-nique au nid d'aigle voisin, le retour à travers les bois.

Fixement, sans répondre, sa femme le regardait ; il crut qu'elle visait son cigare, un pur havane à peine entamé, et galamment le jeta aussitôt.

— Une bonne nouvelle ! continua-t-il, cherchant à dissiper le nuage vaguement entreu. Georges m'a écrit : le voyage en mer est organisé ; le yacht nous attendra après-demain. A ce propos, je vous dirai que je suis fort humilié de n'avoir pas même une coquille de noix à moi appartenant, et que je suis en pourparlers pour l'acquisition d'un petit bâtiment coquet... Mais nous en recançons... Allez vite vous habiller, chère paresseuse.

Lentement, les paroles sortant à grand-peine de sa gorge contractée, Marguerite prononça :

— Je n'irai pas à ce bal, et je voudrais vous parler.

— Qu'avez-vous ? fit-il gaiment. Quel air lugubre ! Votre couturière vous aurait-elle manqué de parole ?

Comme elle ne répondait que par un dédaigneux haussement d'épaules, il trouva un accent ému pour s'informer si elle était souffrante.

— Un peu, avoua-t-elle, mais préoccupée surtout. Écoutez-moi, je vous prie, c'est fort sérieux.

Et prenant un détour :

— J'ai reçu la visite de Gait, ma petite compagne, vous savez... Elle est malheureuse, c'est la misère... Son mari lui prend tout ce qu'elle gagne... ses enfants meurent de faim. Pouvez-vous me dire si elle a des droits à faire valoir, m'indiquer un avocat de bon conseil ? Sinon je lui conseille la révolte, la fuite, le scandale, et je l'aiderai.

Elle s'animait, si fiévreuse, si révoltée elle-même, qu'il pressentit que derrière Gait elle se dérobait, et n'osa pas lancer la plaisanterie qu'aurait pu provoquer un tel zèle.

Elle continuait, déversant toutes ses amertumes, maudissant la loi faite par des hommes, pour des hommes, sans souci de la femme, l'éternelle esclave, l'éternelle sacrifiée.

Stupéfié d'étonnement, brusquement jeté hors de l'enceinte d'insouciantes illusions où se complaisait son égoïsme, le mari écoutait, se demandant s'il rêvait ou si sa femme perdait la raison.

— A qui en avez-vous ? fit-il soudain. Que signifie ?...

— A qui j'en ai ! osa-t-elle jeter enfin, suffisamment excitée à la lutte, à tous les hommes en général, mais à vous en particulier, l'imprudent et le prodigue, qui dilatait

pidez, sans souci du lendemain, la fortune laborieusement édifiée par mon père.

Domplant la colère surgissante, il répondit, affectant un calme nuancé de dédain.

— Je vous ferai observer, ma chère amie, que vous m'avez aidé consciencieusement, sans répugnances apparentes, en cette œuvre de dilapidation — j'emploie votre mot. — Vous auriez pu me dire plus tôt et en termes parlementaires, que vous désiriez entasser vos écus, sans me faire, à l'improviste, une scène inqualifiable. Vous me rendrez cette justice qu'à l'inverse des autres, je ne dilapide pas à moi seul et vous fais belle part dans mes plaisirs.

La riposte était juste et elle le sentit.

— J'ai tort en la forme, avoua-t-elle. Il m'en coûtait tant de vous parler de ces choses, que j'ai dépassé le but. Je vais m'expliquer : Je vous ai laissé vivre suivant vos goûts, partageant cette vie de fête et de luxe qui parfois m'écœurait, voyant sans protester propriétés et obligations passer en d'autres mains, parce que je me disais que là-bas, en Bretagne, ma mère nous gardait la vieille maison de famille et le pain quotidien. Dès lors, à quoi bon lutter ? D'ailleurs, je redoute la lutte et... je vous aime.

Elle s'arrêta, émue de cet aveu. Souriant, Henri se rapprocha d'elle.

Vous êtes charmante. Tout ceci m'agréa fort. Quel méchant démon vous a donc incitée ce soir à changer d'opinion et de langage ?

— C'est que tout est changé dans notre existence, vois-tu, dit-elle, transfigurée et rougissante. Nous avions jusqu'ici le droit d'être frivoles, imprévoyants, gaspilleurs. Désormais, notre devoir strict est d'augmenter le capital qui n'est plus à nous, qui n'est dans nos mains qu'un dépôt.

Il ne saisissait pas. Dans un bel élan elle dévoila plans et espérances.

— Oui, pour Lui, celui qui va venir, que nous n'attendions plus, pour notre enfant ! Pour Lui tu veux bien tout sacrifier, renoncer à tout, n'est-ce pas ?... Vendons cette coûteuse installation, renonçons au monde, allons retrouver ma mère en Bretagne. Tu auras la chasse, le grand air, la joie de semer et de récolter, l'ineffable douceur d'amasser pour ton fils et de jouir de lui à toute heure. Tu veux bien, dis ?

Il repoussa les bras prêts à l'étreindre, fou de colère devant le sacrifice imposé, révolté comme un enfant à qui l'on veut arracher son joujou favori.

Oubliant qu'elle parlait au nom d'un autre déjà cher et sacré pour elle, il dévoila toutes les petites choses, tous les appétits, toutes les lâchetés qui sommeillent, lie impure, au fond du cœur des hommes. Il se refusa à changer rien dans sa vie, se hissa sur le Code pour crier ses droits, mit sa femme au défi de se soustraire à son autorité, de l'empêcher de dévorer jusqu'au dernier centime la dot apportée par elle, se vanta insolemment de pouvoir la réduire au strict nécessaire, tandis qu'il entretiendrait au dehors de coûteux parasites... ou pire encore.

Sans trembler, sans pâlir, cette femme jusque-là faible, aimante et douce, se dressa devant le tyran, plus forte que lui, car il n'avait de son côté qu'une loi stupide et brutale, tandis qu'elle sentait que le vrai droit, la conscience, Dieu étaient pour elle.

— Je partirai demain à la première heure, prononça-t-elle, pour me réfugier chez ma mère. Je demanderai aux

tribunaux ma séparation, et je dirai naturellement pourquoi. Nous verrons si vous osez me retenir par la force, et si les juges oseront me condamner.

— Et s'ils me condamnent, poursuivait-elle, de plus en plus exaltée, il n'importe ! Je n'en aurai pas moins protesté contre l'homme et contre la loi, jeté le cri de révolte, et d'autres, riches et pauvres, le pousseront à leur tour. Et ce cri deviendra une clameur telle que vos lois iniques tremblent sur leur base et finalement s'écrouleront ! Adieu... maintenant, allez au bal... je ne vous retiens plus.

Ainsi congédié, ivre de rage, mais respectant malgré tout la mère dont la santé exigeait du calme, et la femme vaillante réclamant ses droits, il sortit sans répondre, redoutant de se laisser entraîner à quelque violence.

Une heure plus tard, après les inévitables larmes, Geneviève, miséricordieuse comme Gaït, se dirigeait vers le fumoir de son mari, résolue à une suprême tentative d'apaisement.

S'il sortait, s'il allait passer la nuit à son cercle, possédé par le démon du jeu, le plus redoutable pour lui, tout était fini ; il rentrerait dans la matinée et elle avait annoncé qu'elle partait à l'aube !...

Lui non plus n'était pas un méchant, pas même, comme tant d'autres, un complet égoïste. Quand il vit cette femme, cette mère, aux yeux rougis par les pleurs, tendre et suppliante, quand il l'entendit murmurer : « Pour lui, oublions tout, veux-tu ? » le remords le mordit soudain, il ouvrit les bras.

— J'avais tort... tu avais raison... J'ai été monstrueux... Au lieu de me réjouir, de te féliciter, chère petite maman, je t'ai désolée. Ecoute, tu l'emportes, ma vaillante héroïne : Nous irons à la campagne, nous sèmerons et nous récolterons.

Et se forçant au rire pour cacher sa poignante émotion :

— Je me trouvais un peu jeune pour me faire ermite... mais nous nous ferons un coquet ermitage, n'est-ce pas, chérie ?

Elle se pendit à son coup, enivrée de gratitude et de joie.

Une altercation dans le couloir interrompit le baiser de réconciliation. Brusquement, la porte s'ouvrit, et Gaït repoussant le valet de chambre effaré, entra hardiment :

— Madame, oh ! Madame, si vous saviez ! Je vous disais bien qu'il n'était pas méchant !... Il m'a demandé pardon... il a pleuré... il consent à me suivre au pays, à cultiver la terre !

Un long moment, elle continua ainsi affolée ; puis, se rappelant soudain son incorrecte entrée, voulut s'excuser de son audace :

— Ne t'excuse pas... tu as bien fait, lui dit affectueusement Geneviève. Viens m'embrasser, ma sœur.

Elles échangèrent un fraternel baiser, puis, Gaït toute rouge, balbutia :

— Je me sauve... Il m'attend, le pauvre !

S'approchant de la fenêtre, M<sup>me</sup> Le Héneff, appuyée à l'épaule de son mari, regarda la Bretonne s'éloigner au bras du sien :

— Deux de sauvées ! murmura-t-elle, plongée dans une profonde et très sérieuse rêverie — deux s'échappant de ces villes où règnent la tyrannie de l'argent et la tyrannie des lois, revenant un peu aux simplicités primitives. Deux dont l'homme, le maître, a pitié, daignant fléchir et ne



pas user de ses droits... Mais hélas! combien d'autres demeurant, écrasées sous le joug, opprimées par les lois iniques qui devraient les défendre! O mes pauvres sœurs inconnues, vous êtes captives et dans la nuit... quand serez-vous libérées? quand brillera l'aurore?

Jeanne FRANCE.



## MENUS PROPOS



### Les mangeurs de grenouilles

Depuis Shakespeare, les Anglais se moquent des Français parce qu'on mange, en France, des grenouilles.

Or, les Américains en consomment beaucoup plus que les Français.

La consommation de ces batraciens s'est même tellement développée aux Etats-Unis que la production naturelle du pays ne suffit plus. Il a fallu créer la „batracoculture“ et constituer des parcs à grenouilles comme on établit ailleurs des parcs à

huitres. Ce genre d'élevage est d'ailleurs, à ce qu'on assure, d'un rapport excellent.

Le plus grand „farm de grenouilles“ se trouve près de la rivière Trent (Ontario); une quantité de petits établissements est dispersée dans les Etats d'Illinois et de Missouri.

Les gourmets américains dépensent annuellement, en grenouilles, 200,000 dollars, soit un million de francs.

### Décrotter les souliers constitue-t-il une occupation noble?

— Non, allez-vous répondre tout de suite.

Eh bien! ne vous pressez pas.

Un italien qui a reçu l'hospitalité dans une riche maison américaine, à la campagne, raconte que c'était, entre les jeunes gens, à qui se lèverait de meilleure heure, le matin, pour cirer les bottines des dames.

Voilà un genre de galanterie que Rambouillet ne connaissait pas.

Il faut ajouter que les Yankees possèdent une „machine à cirer“ et que le „gentleman cirer“ peut se livrer à sa petite opération sans se salir les mains.

## Le monument de l'Union postale universelle

Nos lecteurs se souviennent que le Congrès postal, réuni à Berne, en automne 1899, avait décidé l'érection d'un monument rappelant la fondation de l'Union postale, à Berne, le 9 octobre 1874. Un concours fut ouvert entre tous les sculpteurs du monde entier au mois de septembre 1902. Cent vingt-deux maquettes parvinrent à Berne

et furent examinées consciencieusement par un jury international nommé par le Conseil fédéral suisse. Six des maquettes, les plus remarquables, qui avaient le mieux répondu aux exigences du jury, et entre lesquelles ce dernier hésitait à faire un choix, furent mises de côté. Il y eut quatre premiers prix et deux seconds prix. Les quatre meilleurs travaux furent présentés par deux Français: MM. Ernest Dubois et René de Saint-Marceaux, et par deux Allemands, Monsieur le professeur Emile Hundrieser et M. Georges Morin.

On pria ces sculpteurs de présenter des projets étudiés. Après un examen détaillé des quatre projets, le jury décida que la palme revenait à M. de Saint-Marceaux qui sort ainsi vainqueur de la lutte et qui est chargé de l'érection de ce monument à Berne.

L'œuvre de ce sculpteur français a trouvé, comme il fallait s'y attendre du reste, quelques détracteurs sérieux, mais ce travail n'en est pas moins d'une splendide élé-

gance, d'une conception très claire et très symbolique et, comme arrangement, d'une heureuse originalité.

La terre flottant sur une nuée est entourée des cinq parties du monde personnifiées par des femmes embrassant de gestes gracieux une sphère entière et se passant les unes aux autres des correspondances. Au pied de la paroi de rocher, qui soutient la nuée, est assise une figure idéale, calme, accueillante, avec une couronne sur la tête:

c'est la ville de Berne, où fut ratifiée la convention postale et qui est encore le siège du bureau international. 17,000 francs sont déjà destinés par le congrès postal pour l'érection du monument qui sera probablement terminé dans deux ans. On le placera dans la partie supérieure de la rue fédérale d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur les Alpes bernoises.

René de Saint-Marceaux est né à Reims, en 1845; il étudia à l'Ecole des Beaux-Arts et fut un élève de Jouffroy.

A maintes reprises, les œuvres de sculpteur Saint-Marceaux ont été couronnées. Parmi ses créations célèbres, mentionnons: « Génie gardant le secret de la tombe », qui fut très remarqué au salon de 1879; une « Danseuse arabe »; la statue du président Bailly, dans la salle du Jeu de paume, à Versailles.

René de Saint-Marceaux est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1888.



LE MONUMENT DE L'UNION POSTALE UNIVERSELLE, A BERNE

d'après une photographie de B. Vollenweber